

Une année surréaliste pour le salon Parcours des mondes

Publié le 05 septembre 2024, par **Stéphanie Pioda**

Cet article vous est offert par la rédaction de la Gazette

Indétrônable, la manifestation germanopratine demeure l'événement de référence pour les arts extra-européens, avec une 23^e édition placée sous le signe des célébrations du surréalisme.



Fétiche yombe nkisi, fin XIX^e siècle, bois, tissus, peau et verre, h. 25 cm.
Galerie Abla et Alain Lecomte.
© PHOTO PAUL LOUIS, BRUXELLES

L'esprit du poète et grand collectionneur d'arts extra-européens qu'était André Breton (1896-1966) souffle sur cette vingt-troisième édition du Parcours des mondes. Celle-ci se déroule en effet dans un contexte bien particulier : 2024 est l'année du centenaire de la publication du *Manifeste du surréalisme*, à l'occasion duquel le Centre Pompidou vient d'inaugurer une importante exposition. Mais c'est dans les collections permanentes du musée qu'il faut plonger pour mesurer combien les propositions des cinquante-huit galeries, réunies à Saint-Germain-des-Prés, entrent en résonance avec l'esthétique poétique à l'œuvre dans le « mur » de l'atelier de l'auteur de *Nadja*, conservé par l'institution. Les objets qu'il y a rassemblés, provenant des cinq continents, sont librement associés en fonction de sa subjectivité. Une statuette du Costa Rica ou une autre d'ancêtre korwar dialoguent avec la palette de Georges Braque ou la *Boule suspendue* de Giacometti, un crâne sépik surmodelé avec des tableaux de Picabia, Mirò ou Degottex, une hache des Marquises avec un tabouret du Cameroun ou un tambour hopi. On retrouve cet éclectisme chez Patrick Mestdagh, qui fait son retour au Parcours – tout comme les galeries Arte y Ritual, Ondine ou Furstenberg. Ainsi, égrène le marchand, « une rare sauterelle aztèque tiendra tête à une dague moghole au manche à tête de cheval en ivoire sertie d'or et de rubis, sous le regard serein et puissant d'une reine luba trônant au sommet d'une canne, insigne majeur de pouvoir. Le visiteur sera accueilli par un important et rarissime pectoral fidjien de type civavonovono, composé de dents de cachalot et d'huître à perle noire, dont on connaît une trentaine d'exemplaires dans le monde, principalement conservés dans des musées. »

Zones de contact

Plusieurs expositions questionnent les points de passage entre le surréalisme et les arts extra-occidentaux. C'est le cas notamment chez Anthony Meyer avec « Surréal », instaurant un dialogue entre des dessins européens du XX^e siècle (Toyen, Klee, Lam, Degottex, Deux, Bellmer, etc.) et les objets rituels, culturels et fonctionnels de Nouvelle-Guinée, ou chez Charles-Wesley Hourdé avec « Zones de contact ». Ce dernier affiche d'ailleurs comme un trophée une effigie d'ancêtre uli, de Papouasie-Nouvelle-Guinée, issue de l'ancienne collection d'André Breton. Après avoir tissé des liens autour des thèmes clés du rêve, de l'inconscient et de l'immatériel, il s'agit d'illustrer « l'engagement direct des surréalistes avec ces arts, que ce soit en les publiant dans leurs revues, en les incluant dans des expositions, en y consacrant des écrits poétiques, ou encore par leurs pratiques collectionneuses et parfois marchandes, tout en abordant la manière dont ces activités s'inscrivent ou se mettent en porte-à-faux par rapport au contexte colonial de l'époque », détaillent les commissaires Yaëlle Biro et Nicolas Rolland. La manifestation étant reconnue comme la référence mondiale pour les arts extra-européens classiques – ce que tous répètent à l'envi –, c'est l'occasion de sortir des pièces exceptionnelles. Citons cette sculpture dogon chez Olivier Castellano, cette parka inupiak ou yup'ik en intestin de phoque chez Olivier Larroque – qui, nîmois jusqu'à présent, a ouvert une galerie rue Mazarine avec son fils en mars dernier –, cette sculpture en pierre de Laiagam (Papouasie-Nouvelle-Guinée) chez Chris Boylan – qui pourrait être vieille de 3 500 ans –, ce sifflet *yombe nkisi nyambi* chez Abla et Alain Lecomte ou ce bouclier de la baie de l'Astrolabe (Papouasie-Nouvelle-Guinée) chez Michael Hamson (autour de 80 000 €). « Il est inédit sur le marché depuis cent vingt ans, précise ce dernier. Ces boucliers sont extrêmement rares et celui que je présente a été collecté fin 1884. L'étiquette originale écrite par l'explorateur allemand Otto Finsch donne le nom local du bouclier, Gubir, et Grager, la graphie ancienne de Kranket Island, la petite île au large de la ville actuelle de Madang, et Friedrich-Wilhelmshafen, le nom allemand de Madang, où se trouve la baie de l'Astrolabe. » David Utzon-Frank, de la galerie danoise Etnografica, revient quant à lui cette année avec des objets inuits, fort de son succès l'année dernière, lorsqu'il avait « montré des pièces que personne ne présentait », reconnaît-il. Il compte cette fois retenir l'attention des amateurs avec une figure tupilak (vers 1900-1930) ou une boîte ornée d'éléments en os (vers 1900), toutes deux originaires de l'île d'Ammassalik et vendues chacune autour de 20 000 €. De même que Breton offrait une vision du monde avec son « mur », tout en y intégrant des œuvres de ses amis artistes, le Parcours poursuit son ouverture à l'art contemporain, que ce soit à travers la carte blanche donnée à François Avril (né en 1961) – qui hisse des masques et fétiches au rang d'idoles monumentales dans ses paysages élémentaires –, le choix de la galerie Vallois de mettre en regard l'art légal et les œuvres du Cubain Mikimando (né en 1988) ou avec la proposition de Christophe Person, nouveau venu de la section Showcase, où il est rejoint par Grégory Chesne et Franck Van Craen. Spécialisé en art contemporain africain, Person présente le sculpteur malien Amahiguéré Dolo (1955-2022), dont les œuvres sont fortement empreintes d'animisme, une façon pour lui de revendiquer un lien vivant à la culture dogon.

Nouveau public

Ce rapprochement avec la scène actuelle traduit également une évolution du marché, comme l'explique la galeriste Abla Lecomte. « Nous voyons de plus en plus de collectionneurs d'art contemporain s'intéressant aux arts premiers. Cela nous permet d'avoir une autre approche de notre métier, car ceux-ci cherchent des formes et des œuvres que nous n'aurions pas forcément exposées ni choisi de présenter. » Reste à savoir si cette nouvelle donne aura des conséquences sur les prix et sur le dynamisme du secteur. Or, comme l'analyse le président du Parcours des mondes, Yves-Bernard Debie, « le marché de l'art contemporain a sa mécanique propre qui n'est pas transposable dans les arts premiers. Tout au plus peut-on imaginer qu'un collectionneur d'art contemporain, habitué à investir des sommes importantes dans des œuvres dont la pérennité n'est pas garantie, pourra plus facilement comprendre la valeur de chefs-d'œuvre qui ont traversé des siècles, parfois des millénaires. » Si une « image est une création pure de l'esprit », comme l'écrivait André Breton, c'est l'esprit qui lève les frontières entre les formes, les géographies et les cultures, porté par sa capacité d'émerveillement sans limite face aux chefs-d'œuvre de cette nouvelle édition.



Papouasie-Nouvelle-Guinée, biwat/mundugumor, rivière Yuat, XIX^e siècle.
Bouchon de flûte wusear, bois patiné brun rougeâtre, yeux incrustés de nacre, h.
43 cm. Galerie Flak.